

TEK. LABRIQUE

AD
48P

Rapport

6 octobre 1956

7c5



LES PROBLEMES AFRICAINS D'AUJOURD'HUI

6-10-56

CHRONIQUES EURAFRICAINES

LES PROBLEMES AFRICAINS D'AUJOURD'HUI

5 octobre 1956

LE TOURISME AU CONGO LA MAIN A LA PATE par Jean Labrique	3
LA VOIX DES NOIRS Le problème noir n'est pas (seulement) un problème politique mais (aussi) un problème de civilisation par Jean-Jacques Kande	6
Une Interview «EXCLUSIVITE» sur la situation politique en Uganda par Paul Lebeer et Tek Labrique	9
Lettre à un Conseiller de Cité par Denys Sakombi	14
L'ETRANGE CONGRES par Michel Lecomte	16
Amphithéâtre Descartes, Sorbonne DIEU EST NOIR par Luc Noret	19
Escales Congolaises (10) Kamina, son bluff	24
A PROPOS DES ELECTIONS EN MILIEU RURAL DU RUANDA par Jean Labrique	26

Deux propos de Michel Samuel LOKOMBA

28

JEUNESSE ET INDEPENDANCE

par Jean Vilmar

32

MACHIAVEL ET L'AFRIQUE

par Léo Magnino

36

MBANDA-LUNGWA

par A.J. Omari

39

Le Monde Noir et les Livres

«MAITRES ET ESCLAVES»

par Tek-Labrique

45

LE TOURISME AU CONGO BELGE

LA MAIN A LA PATE

L'Office du Tourisme vient d'inaugurer ses locaux à Léopoldville.

Dans son discours de circonstance, Mr. William UGEUX, Directeur Général de l'Office d'Information et du Tourisme, a rappelé l'importance que revêt déjà l'industrie touristique au Congo Belge en même temps qu'il esquissa les énormes possibilités de son développement.

Il faut espérer que ce premier pas sera suivi d'importantes réalisations et que les autorités administratives rempliront tous leurs devoirs en la matière, en même temps qu'elles soutiendront les efforts que le secteur privé manifeste et qu'elles pallieront les déficiences qui entravent toutes tentatives d'expansion à l'heure actuelle.

X

Car il faut, aujourd'hui, beaucoup de courage pour entreprendre un voyage circulaire dans la Colonie.

Nous rentrons d'une tournée de près de quinze mille kilomètres en voiture automobile qui nous conduisit de Léopoldville à Elisabethville par Popokabaka, Kikwit, Tshikapa, Luluabourg, Kamina et Kolwezi, puis de là à Albertville via Mituba et Manono, ensuite à Bukavu par la route de Fizi et Uvira, de là à Bunia, par Goma, Lubero, Beni et Irumu, le chemin du retour suivant l'itinéraire Bukavu, Shabunda, Kindu, Kibombo, Lubefu, Lusambo, Luluabourg, Luebo, Mweka, Port-Francqui, Basongo, Idiöfa et Kikwit.

Nous avons ainsi parcouru les principales voies ouvertes au grand tourisme, à l'exception du réseau routier commandé par Stanleyville.

X

Bien que l'avion joue un rôle important dans l'organisation des voyages touristiques, il n'en reste pas moins qu'une fois atteint le point d'attache qui sera selon le cas Léopoldville, Luluabourg, Elisabethville, Bukavu ou Stanleyville, c'est en voiture automobile que devront se faire les excursions. C'est donc sur les routes que se trouve tout le problème.

Certes il y en a de bonnes, et même de très bonnes. En classant hors pair, et pour cause, la route asphaltée - véritable autostrade - reliant Uvira à Bukavu, nous avons trouvé les meilleures et les mieux entretenues les routes en escarpement du

territoire de Lubero.

Ce sont les seules aussi où l'on puisse trouver un équipement hôtelier suffisant et un ravitaillement en essence qui mette le touriste à l'abri de l'aventure.

Beni-Irumu-Bunia et Kindu-Kibombo sont des routes très «roulantes» qui font honneur au travail des administrations locales.

Mais, à part cela, que de tronçons délabrés, de «pistes» infâmes de «calvaires» pour les pneus ou pour les carrosseries; citons à ce triste palmarès : Kiubo-Mitwaba, Bukavu-Shabunda (réellement ignoble) Lubefu-Lusambo, Lusambo-Luluabourg, Port-Franqui - Basongo - Idiofa - Kikwit, et malgré les efforts apparents fournis pour remédier à la situation la route Kikwit-Masi Manimba-Kenge-Popokabaka. Quant au tronçon de route allant de Kimvula à Kisantu il peut se placer dans la nomenclature immédiatement après les routes du Territoire de Shabunda.

×

A part dans quelques rares territoires - et citons en exemple le beau travail réalisé par les autorités de Masi-Manimba, la signalisation routière est très mal faite ou pratiquement inexistante. Souvent, les kilométrages renseignés sont erronés : par exemple en territoire d'Idiofa où les inscriptions posées par le Touring Club du Congo Belge (!) diffèrent de 12 à 14 Km. avec celles posées par l'administration. En territoire de Basongo les poteaux indicateurs n'ont plus été repeints ni entretenus depuis longtemps et le plus souvent il ne reste qu'un piquet ou des inscriptions illisibles. Le kilométrage renseigné au départ de Bukavu pour Goma n'est pas exact. Et il faut un flair tout particulier pour trouver le bon chemin qui vous conduira de Dimbelenge à Lusambo, surtout si l'on voyage la nuit ...

Il faudrait, sans tarder, uniformiser les méthodes de signalisation routière. On pourrait prendre comme exemple tant pour la clarté des inscriptions que pour la manière dont elles sont posées, celles du territoire de Masi-Manimba.

×

Un des gros problèmes est celui du ravitaillement en essence. On est le plus souvent à la merci d'une erreur de parcours qui ne permettrait pas d'atteindre le ravitaillement le plus proche. Il faut faire 400 Kms., et même plus sur certaines routes, entre deux postes à essence. Et si à une centaine de kilomètres du but on est arrêté par un pont écroulé ou en réparation on est bloqué irrémédiablement. Il y a là un problème urgent à résoudre avec la collaboration des sociétés distributrices.

×

Si l'on ne trouve pas d'essence, on ne trouve pas non plus le moindre verre d'eau fraîche au cours de ces étapes. Et lorsque vous arrivez le soir à l'hôtel - entre 21 et 22 heures si vous avez eu le moindre ennui - vous ne pourrez trouver de quoi vous nourrir convenablement : les boys sont partis, la cuisine est fermée, même dans de grands hôtels tenus par les Wagons-Lits ...

Il faudrait provoquer l'installation de postes de secours, où l'on pourrait trouver ne fut-ce qu'un «en cas» ou un abri simplement décent pour la nuit.

X

Quant au problème hôtelier proprement dit, il est de première importance. Il y a trop de centres où il est impossible de trouver une chambre dans l'un des deux ou trois hôtels de la place. Ceux-ci sont encombrés de résidants. On pourrait utilement s'inspirer du système américain et favoriser la construction de «motels» aux abords des grands centres et aux points de jonction. Nous avons pu constater au cours de ce voyage que le trafic est déjà suffisant pour justifier la création de ces établissements. Nous avons vu à plusieurs reprises des familles comportant des enfants en bas-âge, obligées de loger dans leur voiture, faute de place disponible dans les établissements voire dans les hôpitaux ou les missions religieuses.

Une étude systématique devrait être immédiatement entreprise et des crédits devraient être accordés aux personnes compétentes désireuses de s'installer dans l'industrie hôtelière.

On prend parfois hélas le contre pied de cette politique et nous avons pu récemment constater sur documents les difficultés que l'on crée par application d'un esprit administratif routinier à un homme de métier qui désire construire un hôtel dans un poste de brousse très fréquenté dépourvu complètement de ce genre d'établissement.

Il y a dans ce domaine comme dans les autres beaucoup de travail qui attend le nouvel organisme du tourisme.

Espérons que ses dirigeants mettront rapidement la main à la pâte.

Jean LABRIQUE

LA VOIX DES NOIRS

J. J. KANDE : LE PROBLEME NOIR N'EST PAS (SEULEMENT) UN PROBLEME POLITIQUE MAIS (AUSSI) UN PROBLEME DE CIVILISATION

L'Afrique bouge L'Afrique cherche son destin

C'est sur ce thème délicat que depuis quelque temps - depuis qu'un vent d'émancipation souffle sur ce continent - l'on a pris l'habitude de disserter, toutes les fois qu'on fait un tour d'horizon des problèmes africains. Ces derniers se confondent généralement, d'après certains observateurs, en un seul problème : le problème politique.

Certes, l'Afrique déploie actuellement beaucoup d'efforts pour secouer la tutelle étrangère et effacer toute trace d'un odieux colonialisme dans cette terre asservie par de brutes européennes, de ce colonialisme par la faute duquel des siècles de servitude et de stagnation ont laissé leurs marques, terrible héritage de pauvreté et d'ignorance, sur les masses de nos peuples (je cite Soekarno). Aussi, le sens de solidarité étant mieux développé en Afrique que partout ailleurs, les pays déjà « émancipés » tendent fraternellement la main aux autres restés plus en arrière « sur la route qui les mènera à l'auto-disposition ».

Cependant, lorsqu'on y regarde de plus près, le grand problème qui doit préoccuper le continent noir ne réside pas spécialement dans la politique. Il est fait de questions personnelles qu'il se pose anxieusement à lui-même, et qui consistent à trouver les moyens de combler le fossé qui le sépare des autres continents. En d'autres mots, il s'agit là d'un problème de civilisation. Car en effet, l'évolution matérielle de l'Afrique est en grand retard sur les autres, et ce à quoi il faut songer avant tout c'est de rattraper ce retard.

Il est vrai que l'évolution d'un pays, à fortiori d'un continent, ne s'épanouit réellement que dans la liberté. Comme Desmoulins disait justement : « Ne doutez pas de l'omnipotence d'un peuple libre ». Mais il est non moins vrai que le fossé qui nous sépare des autres (auxquels, au départ, nous sommes égaux) s'est retréci, beaucoup plus rapidement en soixante-quinze ans de contact avec l'Européen, qu'à l'époque où nos traditions, nos cultures se transmettaient oralement, c'est-à-dire de moins en moins fidèlement.

Ainsi, tout naturellement, nos amis sont ceux qui nous aident sincèrement et d'une façon efficace à combler ce fossé. Nos ennemis, ceux qui freinent notre évolution. Nous ne nous confions jamais sans réflexion aux beaux parleurs. Nous savons reconnaître, à l'heure où l'Afrique traverse les premiers temps de son renouveau, ceux qui sont disposés à l'aider, à la comprendre, à l'aimer.

Avant de participer à l'histoire du monde, l'Afrique Noire doit résoudre ce conflit, **SE METTRE AU PAS DES AUTRES CIVILISATIONS**. Il est trop tard pour elle d'inventer la roue ou la boussole. Comme l'a dit Césaire, elle n'est pas faite pour ces inventions-là. Elle doit plutôt gagner le respect de soi. Et c'est ce qui explique le nationalisme en Afrique.

En effet, l'homme noir, qui a hérité d'un continent très riche, ne voit pas la nécessité d'appartenir à un camp bien déterminé : il n'est ni pour l'Europe, ni pour l'Asie, ni pour l'Amérique. Il n'est pas pour l'Est ou l'Ouest. Ni pour le communisme ni pour la démocratie.

Pourtant le nationalisme africain est une proie de choix pour le communisme qui s'en sert à des fins purement personnelles. Ce que les étudiants africains, qui séjournent en France, n'ont pas encore compris, semble-t-il, eux qui sèchent souvent leurs cours pour aller apprendre dans les cellules communistes le code de Lénine et celui de Marx et de Engels. Quand ils se rendront compte enfin qu'il n'y a aucune coexistence bénéfique possible entre les régimes nationalistes et les régimes communistes, serait-il trop tard ? J'espère que non.

Mais là n'est pas le vrai problème, ce n'est qu'un faux-fuyant. Ce qu'il faut, c'est savoir quels sont ceux qui ont aidé les noirs. Il n'est un secret pour personne que c'est l'impérialisme européen, malgré ses aspects mesquins, qui a tout fait pour eux. Il a réveillé les noirs, il leur a ouvert l'horizon d'une civilisation fondée sur la technique. La technique qui les aidera à maîtriser cette nature à la fois facile et hostile qui est une des caractéristiques de ce continent riche et qui a freiné, jusqu'alors, leur marche vers un destin meilleur.

Néanmoins, l'Occident a un terrible handicap en Afrique. Un handicap psychique : il éprouve beaucoup de peine à se convaincre que le noir n'est pas inférieur au blanc. C'est tout juste s'il ne considère pas comme une légende l'existence dans le monde de professeurs, romanciers et poètes, médecins de race noire. Comment oser s'avouer, sans abdiquer sa dignité que ces êtres à peau colorée et crâne épais peuvent arriver à les égaier voire à les surpasser ?

C'est là incontestablement une brèche ouverte au communisme qui prêche l'égalité des races, doctrine qui rencontre l'opinion de tous les hommes de couleur. En effet, dans l'état actuel des choses, le racisme - puisqu'il faut l'appeler par son

nom - est anachronisme. Mais un anachronisme qui pourrait coûter cher à l'homme blanc, à l'européen, parce que c'est le meilleur moyen pour lui de se suicider en Afrique, d'assurer le succès des idées communistes ou communistes.

La solution pour l'Europe : que l'Occidental traite le Noir en homme, qu'il ne prenne plus l'attitude d'un colonisateur. Ainsi s'exprimaient, il y a quelques semaines, des personnalités africaines de Léopoldville, que j'ai rencontrées au cours d'une enquête. Pour que vive l'Eurafrique, il faut que l'Européen abandonne son complexe de supériorité - complexe dont la théorie a fait faillite - et tende fraternellement la main à l'Africain en disant : Vous êtes mon égal, vous avez autant besoin de moi que j'en ai de vous. Complétons-nous et combattons côte à côte pour un avenir meilleur.

Jean-Jacques KANDE

UNE INTERVIEW «EXCLUSIVITE» SUR LA SITUATION POLITIQUE EN UGANDA

(Extrait d'un carnet de notes.)

fin août.

Dans l'Afrique tourmentée d'aujourd'hui, l'Uganda est politiquement un pays pilote. Il traverse une crise aigue de nationalisme. Le Ruganda, inspiré par le Kabaka Mutesa II, réclame son autonomie immédiate. Mais saura-t-il rallier à sa cause ses adversaires irréductibles du Nord? Saura-t-il convaincre les Britanniques de lui abandonner les rênes du gouvernement?

Rencontré ce midi, peu avant son départ pour l'Angleterre, le capitaine O... Il accompagne le Kabaka dans tous ses déplacements. Sa visite en Uganda et au Ruanda-Urundi a un caractère strictement privé. Il s'est lié d'amitié avec le Kabaka à Londres. Celui-ci l'a invité à Kampa la. A la Libération, le Capitaine O... était officier de liaison au Grand Quartier Général Britannique stationné en Belgique et aux Pays-Bas. Jeune, sympathique, dynamique, il avoue sa passion pour les voyages. Il a été à Singapour, aux Philippines... il rêve de New York et de ses gratte-ciel. En un français fort approximatif, truffé d'expressions anglaises et d'interjections qu'il souligne d'un geste bref de la main, il nous esquisse rapidement un tableau de la situation politique en Uganda.

- L'Uganda, dit-il, est, en Afrique, un pays pilote. Ce qui s'y passe déborde largement le cadre, somme toute restreint, de ses frontières. L'évolution politique de l'Uganda, et les crises qu'elle suscite passionnent tous les Africains qui réfléchissent sur leur situation actuelle dans le monde. L'Uganda traverse une crise aigüe de nationalisme. Son porte-drapeau, c'est l'Uganda National Congress. Les dirigeants de ce mouvement sont pour la plupart des Africains qui ont achevé leurs études dans les grandes universités anglaises et américaines. Ce sont eux qui réclament aujourd'hui l'autonomie pour leur pays.

- Qu'en pensent les autorités britanniques?

- Elles s'opposent à ce mouvement de libération. Notez qu'elles ont la partie

belle, plus belle en tout cas, qu'au Kenya pour parler d'un pays voisin.

L'Uganda est un pays riche, au sol fertile, qui produit du café, du coton, du tabac en abondance et de première qualité.

Les récents événements qui se sont déroulés en Egypte ont d'ailleurs accru l'intérêt des industriels britanniques pour le coton ugandais.

Cette prospérité facilite la politique anglaise.

En Uganda, un mouvement Mau Mau est inconcevable. Le danger pourrait venir d'ailleurs. Car les britanniques, malgré l'opposition très nette du Kabaka, estiment que les Africains n'ont pas acquis la maturité suffisante pour gouverner eux-mêmes le pays.

- Sur quoi se basent-ils pour défendre une telle politique ?

- Ils tablent sur les dissensions tribales qui existent en Uganda depuis des temps immémoriaux. Le million et demi de Buganda-Sudistes dominant actuellement et de très loin l'économie et la politique noire du pays. Ils sont haïs - le phénomène n'est pas neuf en Afrique : voyez le Togo, le Cameroun, la Côte de l'Or, la Somalie - par les Nordistes qui sont d'origine nilothique et proches parents des tribus soudanaises du Sud. Sur cette haine, les Britanniques ont construit une politique de présence qui n'est pas sans rappeler celle qu'ils avaient instaurée au Soudan lorsqu'ils entretenaient l'opposition farouche qui divisait Chilluks et Azande d'une part, Arabisés soudanais de l'autre. Ils disent à leurs interlocuteurs ... « si nous, britanniques, nous quittons ce pays, il retombera en quelques mois dans une complète anarchie. »

- Quel est le point de vue africain ? Les noirs, croient-ils au fond d'eux-mêmes que les britanniques partis ils iraient jusqu'à s'entretuer comme on le leur a prêté avec une certaine complaisance ?

- Il est difficile de comprendre les Africains évolués, ceux qui sont capables de répondre raisonnablement à une telle question. A mon avis, ils sont victimes d'une idée fixe. Leur comportement est-il infantile et partant régressif, je n'oserais l'affirmer sans soumettre ce jugement à l'épreuve de l'expérience. Mais un fait est certain : parlez-leur de ce problème; ils s'obstinent. Ils nient l'évidence par entêtement, par parti pris. Mais si vous gagnez leur confiance, ils vous avoueront sans détours que le départ des Européens ne pourrait pas leur être profitable. Pour tant ils préfèrent un gouvernement noir autonome dont ils n'ignorent pas les faiblesses à une administration européenne sans failles.

- Vous expliquez cette attitude par des motifs d'ordre purement psychologique ?

- Il y a de cela, croyez-moi. Mais d'autres facteurs entrent en jeu.

Des facteurs économiques d'abord.

Les Africains conçoivent aujourd'hui le rôle que l'Uganda joue dans l'économie générale de l'Empire Britannique. N'est-il pas une porte ouverte sur la route de l'Egypte et du Nil ? Ils sont résolus, croyez-moi, à ne plus se laisser faire, comme dans le passé mais à profiter au maximum de cette situation privilégiée.

Politiquement, les noirs connaissent parfaitement les projets britanniques en ce qui les concerne. Ces projets n'ont pas leur assentiment. Ils redoutent avant tout la création d'une Fédération d'inspiration britannique qui engloberait, entre autres, le Tanganyika, le Kenya et l'Uganda. Ils sont passés à la contre-attaque. Ils ont lancé l'idée d'une Fédération Africaine de l'Afrique Centrale. Plusieurs entrevues ont eu lieu entre les grands chefs africains, ceux qui «font» réellement la politique dans leur pays respectif. A l'intérieur de l'Uganda même. Au Tanganyika, au Ruanda, en Urundi. On va même jusqu'à prétendre que les promoteurs de cette Fédération seraient désireux de rallier à leur cause les tribus soudanaises du Sud. Si ce projet paraît aussi séduisant que gigantesque, sa réalisation n'en demeure pas moins utopique pour l'instant.

Reste le problème de l'enseignement.

Le Kabaka, je crois, vous en a touché quelques mots. C'est le problème n° 1 de l'Uganda, si vous voulez, celui qui conditionne l'avenir du pays.

Dès 1952 les Britanniques ont mis sur pied un plan de huit ans. Celui-ci doit libérer en 1960 quelques centaines d'ingénieurs, d'architectes, de techniciens, d'avocats de géologues. Mais d'ici là ... il restera aux élites noires de l'Uganda la faculté de parfaire leurs connaissances, soit à l'Institut Supérieur de Nairobi qui va bien tôt ouvrir ses portes, soit, directement, à l'université de Londres où les places, pour les Africains sont excessivement limitées.

L'exil du Kabaka : origine des difficultés majeures en Uganda.

Les difficultés politiques majeures en Uganda sont nées de l'exil du Kabaka Mutesa II, poursuit le capitaine. Celui-ci est resté deux ans en Angleterre. Vous venez d'avoir un entretien avec lui. Vous aurez pu constater que l'éducation qu'il a acquise à Cambridge a déteint fortement sur sa personnalité. Il a appartenu au célèbre Magdalene College; il a été pendant quelque temps capitaine aux «Grenadier Guards». Il s'appelle à la fois Edward William Frederic pour les Anglais et Wa gu-

lembe, Iawangula, Mutebi pour les Bugandais. C'est un symbole. Il porte avec autant d'allure le complet veston taillé à Bond street et le long vêtement pourpre, blanc et or, témoin de sa royauté. Le Kabaka vit en ce moment dans deux mondes différents quoi que chez lui l'Africain finisse par l'emporter.

Officiellement, il est devenu depuis son retour un monarque constitutionnel. Il gouverne le pays avec l'appui de ses ministres. Les anglais, ce faisant, ont voulu réduire l'étendue de ses pouvoirs. Mais ils n'y ont pas réussi. Car les Bugandais comprennent rien au fonctionnement des institutions démocratiques. Le Kabaka n'est pas, à leurs yeux, un monarque constitutionnel. Il est, il demeure le ROI, au sens noble du terme : l'être qui réunit en sa personne les pouvoirs temporels et spirituels que Dieu ou l'Être Suprême lui a délégués.

C'est si vrai que ses sujets continuent à lui soumettre directement leurs pables sans passer par les organes ordinaires de la justice.

Le Kabaka : un héros anti-colonialiste créé par les anglais

Quand il est parti à Londres personne en Buganda ne se préoccupait réellement de ce qu'il pensait. Il vivait politiquement du moins dans l'ombre de son premier ministre, un vieil homme particulièrement rusé, un Machiavel noir. Aux yeux de son peuple, il passait pour un être frivole, rêvant toute la journée de voitures de luxe, de baignades à la Côte d'Azur, de jolies filles et de dancings à la mode. Quand il est revenu à Kampala cette opinion avait bien changé. Parce qu'il s'était mis à incarner les aspirations brimées du million et demi d'Africains, ses sujets, parce que son incarcération dorée à Londres était devenue le prétexte à une violente campagne de presse anti-colonialiste, le Kabaka se voyait dévolu, du jour au lendemain le rôle de porte-drapeau des afro-asiatiques groupés autour de l'idéal de Bandoeng.

- Cet exil fut donc une erreur politique ?

- La situation des Britanniques en Uganda est paradoxale. Elle est en tout cas significative. Ils ne veulent pas entendre parler d'autonomie avant 1961. Ils estiment que leur tâche civilisatrice n'est pas achevée, qu'ils sont incapables de lui fixer un délai. Ils sont les premiers à déclarer que leur but est d'amener l'Uganda à l'autonomie. Mais pour leur malheur ils ont affaire à des Africains qui rejettent à priori toute colonisation.

On leur témoigne beaucoup de bonne volonté, beaucoup d'intérêt, mais ils ne veulent pas de cette bonne volonté ni de cet intérêt. C'est là que réside le drame.

Le capitaine se tait un moment.

- Existe-t-il d'autres partis politiques en Uganda que l'Uganda National Congress lui demandons-nous pour rompre le silence.

- Je vous ai parlé du plus important d'entre eux. C'est, vous l'avez dit, l'Uganda National Congress. Mais il existe aussi un parti progressiste africain qui épouse la thèse des autorités britanniques. Il réclame l'autonomie - un parti politique ne saurait subsister en Uganda sans inscrire cette revendication en tête de son programme - mais il admet que les Africains sont incapables de l'assumer aujourd'hui ...

Paul LEBEER et Tek LABRIQUE

Lettre à un Conseiller de Cité

Mon cher François,

J'apprends avec beaucoup de joie que tu viens d'être l'objet d'une nomination très flatteuse. Tu es désigné, avec cinquante-sept autres congolais, membre du Conseil de Cité. Bravo ! mon cher François.

Cette heureuse promotion est la seconde qui t'échoit en moins de deux ans, car déjà en septembre 1954, tu fus élu, à une écrasante majorité, représentant de ta rue au Conseil de Quartier.

Te voilà lancé aujourd'hui, comme par enchantement, sur les voies toutes fleuries des honneurs que confère l'administration de la ville, mais sur celles aussi, combien plus dures, des responsabilités.

Le nouveau poste auquel tu viens d'accéder prépare de façon lente mais sûre d'autres fonctions beaucoup plus importantes. La mise en vigueur du Statut des Villes t'ouvre désormais toutes les portes de la hiérarchie municipale. A toi de les briguer honnêtement à l'avenir et d'en savoir assumer la haute responsabilité.

Tu es aujourd'hui une notabilité congolaise, tu représentes une opinion. Toute une masse, précisément celle qui te choisit pour être son porte-parole, a les yeux tournés vers toi. Elle t'attend et ne veut point être déçue.

Il est une chose, cependant inhérente à ta nouvelle fonction de Conseiller, dont je désire t'entretenir.

La fonction qui vient de t'être dévolue aujourd'hui comporte non seulement des honneurs comme d'aucuns ont tendance à le croire mais elle s'accompagne aussi de très lourdes responsabilités.

La masse t'a choisi parmi tant d'autres pour être son représentant. Ce choix suppose la confiance et l'espoir qu'elle met en toi pour le rôle combien digne d'intermédiaire que tu dois jouer entre elle et l'administration. Il t'appartient désormais de l'orienter dans la bonne voie, de lever le masque qui recouvre son âme. Elle s'en remet totalement à toi pour informer l'autorité sur les réelles aspirations qui troublent son cœur.

Car il existe certaines aspirations, pourtant dignes, qui ont toujours échappé à la vigilance de l'administration, par la faute de ceux qui représentent la masse

dans les assises administratives.

Or tu es, mon cher François, de cette nouvelle moisson qui se lève, de cette nouvelle génération qui, par ses vues larges, sa perspicacité, par ses idées nouvelles et sa fermeté veut collaborer efficacement au bien du pays.

Ta nouvelle fonction requiert néanmoins une certaine expérience, une certaine maturité d'esprit. Un dicton ne dit-il point que «expérience passe science»? Que cela ne te tracasse point. Tu bénéficies au sein même du Conseil de cité de la présence d'une phalange d'anciens auxquels tu pourras toujours faire appel et demander conseil.

Mais n'oublie point une chose. Si tu es membre du Conseil de Cité, tu ne l'es pas par toi-même, tu l'es par la force de tes frères qui t'ont choisi parmi tant d'autres pour les représenter. N'oublie donc jamais de les consulter avant d'entreprendre quoi que ce soit, car la réussite de ton mandat en dépend totalement. Et surtout qu'il ne te vienne jamais à l'esprit de faire passer ton intérêt avant celui de ceux que tu représentes.

Pour finir, mon cher François, je formule les vœux les plus sincères, pour que ta mission au Conseil de cité soit féconde en réalisations.

Denys SAKOMBI

L'ETRANGE CONGRES

Au cours du congrès que les intellectuels noirs ont tenu à Paris dans la seconde quinzaine de septembre, le voeu a été émis à plusieurs reprises de voir s'engager un dialogue avec les intellectuels occidentaux à la culture desquels M. Diop a assuré que le congrès n'avait voulu faire aucune déclaration de guerre, son seul objectif étant une déclaration d'amour à la culture tout court. Ce contre quoi les intellectuels noirs ont voulu protester, a encore précisé le directeur de «Présence africaine», c'est les déviations de cette culture occidentale, qui l'ont fait faillir parfois à sa mission en l'induisant à mépriser - ou plus simplement à ignorer - des cultures différentes d'elle.

Le dialogue souhaité par Mr. Diop, je le crois nécessaire, et possible. Au lendemain de la conférence de Bandoeng, le romancier noir américain R. Wright notait, dans le livre qu'il lui a consacré, que derrière son réquisitoire contre l'Occident il y avait sans doute un appel. A la fin du congrès de Paris, j'ai eu une impression semblable, et je ne voudrais pas jurer que les déclarations les plus enflammées d'attachement à la négritude ne cachaient pas une certaine angoisse - celle de voir les tenants de la culture occidentale, découragés par l'ingratitude, se replier sur eux-mêmes.

D'où la rupture de ton qui s'est manifestée dans les dernières heures du congrès. Les participants ayant dit ce qu'ils avaient à dire et s'étant une bonne fois soulagé le coeur, ont cru pouvoir et devoir tendre la main à l'adversaire - ce vieil Occident qui a pu se tromper, sans doute, dans ses rapports avec le monde noir, mais a tout de même beaucoup fait pour lui, ne serait-ce qu'en lui donnant les moyens de s'exprimer dont se servent si bien un Césaire, un Senghor, un Achille, un Wright, un Lamming, un Ivy.

Ce dialogue, désiré par la majorité au moins du congrès, a-t-il quelque chance de s'installer - sous des formes qui pourront d'ailleurs être extrêmement variées? Ne nous faisons pas trop d'illusions! Certes existe-t-il, dans le camp occidental; des gens prêts à engager (ou à poursuivre) la conversation avec les porte-parole du monde noir. Sont-ils nombreux? Plus qu'on ne le croit, mais moins qu'il n'est souhaitable. J'ai vu avoir été un peu déçu qu'au débat qui a suivi la clôture du congrès, aucun grand nom n'ait pu être inscrit du côté européen.

Bien sûr, on a lu des messages de sympathie d'un Daniélou, d'un Rouch, mais où étaient ces intellectuels qui se répandaient si volontiers à droite et à gauche et dont on eut aimé à connaître le point de vue sur le grave problème posé par le congrès, avec toutes les incidences qu'il pouvait avoir sur les plans autres que le culturel? Où étaient-ils, eux qui doivent tout de même avoir, sur la question, une petite

idée (même fausse)? On ne les a pas vus, et c'était dommage. Peut-être, à une autre occasion ... (mais en était-il de meilleure que celle-ci?).

Il est vrai que pour une fraction, non négligeable hélas! de l'«intelligentzia» française, ce congrès n'aura été que «l'étrange congrès qu'un hebdomadaire bien connu - celui de Mr. Brisson - a cru pouvoir expédier en vingt-huit lignes très exactement. Vingt-huit lignes dédaigneuses où l'on a eu la surprise de lire que dès le premier jour, «le congrès dégénéra ... en une réunion politique, et des plus agressives.» Certes la politique n'en fut-elle pas absente, il s'en faut de beaucoup. Certes aussi, l'un ou l'autre orateur fut-il vif. Mais dans l'ensemble, j'ai rarement assisté à un congrès dont il serait plus injuste de dire qu'il a «dégénéré».

Evidemment les choses qui s'y sont dites n'étaient pas de celles qu'on aime à déguster dans les bureaux du Rond-point des Champs Elysées, où l'on se console mal - en dépit de concessions verbales - que le bon vieux temps soit révolu. Mais parler, avec cette hauteur insultante, de ce qu'on finit par qualifier de «congrès-meeting», c'est montrer un peu trop ouvertement son dépit - et son hostilité. C'est donner aussi, hélas! la mesure d'une incompréhension qui excusable peut-être il y a cent ans, l'est aujourd'hui moins que jamais.

Ce n'est donc pas du côté de chez Mr. Brisson qu'on semble le plus disposé à prendre la main noire tendue par ce congrès dont on s'étonne, d'autre part, qu'il ait pu se tenir dans «la sereine, l'impartiale Sorbonne». Ce qui ne doit évidemment pas décourager Mr. Diop et ses amis de chercher des interlocuteurs valables - pour employer une expression qui a fait fortune ces derniers temps. Ces interlocuteurs, ils les trouveront, j'en suis sûr, afin de travailler avec eux à cette synthèse sur laquelle le congrès n'a pas pu ne pas mettre l'accent.

Synthèse qui a déjà de profondes racines et qui ne demande qu'à être développée. A propos du congrès des intellectuels noirs, un autre hebdomadaire parisien «Arts», a rappelé les noms de quelques-uns des principaux représentants de la culture africaine. Tous, sans exception, ont écrit et continuent d'écrire dans une langue autre que la leur - le français notamment - parce qu'elle constitue un instrument autrement achevé que n'importe quelle langue africaine.

Un écrivain sénégalais a beau caresser le rêve d'arriver, sinon à l'unité linguistique du continent noir, du moins à l'élagage de l'arbre des dialectes noirs de manière que ne subsistent et ne se développent que les plus forts, je crains bien pour lui que ce ne soit, dans une large mesure, qu'une vue de l'esprit. On a essayé de sauver de la sorte le provençal, le gallois, le breton, le xallou. A quoi a-t-on abouti?

En réalité, les peuples noirs ne joueront sur la scène de l'histoire le rôle que d'aucuns ambitionnent pour eux que s'ils s'emploient à adapter à leur génie propre une civilisation qui a - tout de même - fait ses preuves. La thérapeutique africaine, par exemple, peut avoir ses mérites, grâce à l'appel qu'elle fait à un psychique dont nous avons perdu le sens, elle ne peut cependant pas nier ceux - non moins grands, mais d'un autre ordre - de nos antibiotiques.

Michel LECOMTE

DIEU EST NOIR

II° Les intellectuels noirs accusent l'Occident.

Les querelles d'intellectuels sont sans fin; l'orgueil supplée l'argumentation défaillante. Lorsque ces intellectuels sont des noirs - rhéteurs nés - la discussion se fait plus difficile encore et la contradiction apparaît bientôt impossible. En liminaire à ce second article - nous ne respecterons pas non plus la logique cartésienne - voici les extraits les plus importants de la motion finale votée par le Congrès Mondial des Ecrivains et Artistes noirs.

«Le Congrès des Ecrivains et artistes noirs considérant :

1° / que les travaux du Congrès ont dégagé l'immense intérêt de l'inventaire entrepris devant lui, eu égard aux diverses cultures noires qui ont été systématiquement méconnues, sous estimées parfois détruites;

2° / qu'il lui est apparu la nécessité impérieuse de procéder à une redécouverte de la vérité historique et à une révalorisation des cultures noires, l'ignorance et la présentation erronée ou tendancieuse de cette vérité ayant contribué à provoquer la crise qui atteint la culture noire en elle-même et dans ses rapports avec la culture humaine en général.

invite :

artistes et écrivains, théologiens et penseurs, savants et techniciens à participer à cette tâche historique de faire revivre, de réhabiliter et de développer ces cultures.

Nous considérons que tout peuple doit pouvoir effectivement prendre connaissance des valeurs de sa culture nationale - histoire, langue, littérature, art, etc. - et bénéficier de l'instruction et de l'éducation dans le cadre de sa culture propre.

Notre Congrès enregistre avec satisfaction les progrès accomplis ces dernières années dans le monde, progrès qui laissent prévoir une abolition générale du système colonialiste ainsi que la liquidation définitive et universelle du racisme (...)

Nous estimons que l'épanouissement de la culture est conditionné par la fin de ces hontes du XX° siècle : le colonialisme, l'injustice et l'oppression raciale ...

Notre Congrès engage les intellectuels noirs et tous les hommes épris de justice, à lutter pour la création des conditions concrètes de la renaissance et de l'épanouissement des cultures nègres.»

Il était nécessaire je pense d'exposer la conclusion pour montrer ensuite la progression qui a conduit les intellectuels africains à de telles déclarations. Le lecteur pourra dire ici que nous opérons souvent la confusion entre «africain» et «noir» et que les deux termes ont un sens différent. La confusion est de peu d'importance car ce qui compte seulement, est l'enjeu de la discussion et cet enjeu c'est l'Afrique. Ne remarque-t-on pas avec quelle discrétion les congressistes de la Sorbonne ont abordé le problème du racisme aux Etats-Unis ? Tandis que le «colonialisme» demeure l'ennemi principal, l'adversaire redoutable et déterminé de la culture noire ? Or le noir américain n'est pas colonisé. Il ne souhaite qu'une chose, c'est l'assimilation complète; il ne revendique rien d'autre. Cette assimilation que le noir d'Afrique repousse comme une injure lorsqu'elle lui vient d'Europe. «Faut-il vous faire un dessin», demanderait notre confrère le «Canard Enchaîné»... «Nous avons déjà assisté à semblable phénomène. C'était à Dakar, au cours d'un de ces congrès qui ne représentent rien, mais qui ont pourtant un sens. C'était je crois, en 1951 ou 52 lors d'un «Congrès mondial de la Jeunesse». Connaissez-vous un seul jeune qui ait jamais voté pour élire des délégués à une telle réunion ? Bref passons ...» Les noirs américains soigneusement choisis firent en terre française le procès du colonialisme. Déjà ...»

Face aux positions des intellectuels il y a les réalités quotidiennes de la vie qui sont d'un autre poids. L'Assimilation est morte et la voie est ouverte au Fédéralisme. C'est-à-dire que l'Occident a renoncé à faire de l'Africain évolué (refus ?) d'être séparé de son passé. Devant les mots vides de sens qui ne jouent que pour quelques uns mais n'ont certainement aucune valeur dans l'oreille de l'homme de brousse rappelons tout de même quelques réalités ... «Habitué à des cases sans air et sans lumière l'africain s'accommode parfaitement des cases à l'europpéenne lorsqu'elles sont en dur et qu'il a les moyens de s'y installer. Homme nu de la forêt, il comprend les avantages du pantalon, de la chemise, des sandales et du casque. Mangeur de manioc et de bananes, il mange désormais volontiers de la viande rotie, du pain et d'autres mets que ses ancêtres ne connaissaient pas. Amateur de tamtam il s'est épris de la chansonnette; voyez à cet égard les demandes de disques dans les Concerts d'Auditeurs de la Radio. Cela a un sens social indiscutable : l'africain au fil de son évolution s'europpéanise. Il ne cherche pas dans la hiérarchisation que connurent ses aïeux les signes de l'évolution, par un changement de caste. La première image de la réussite ce sont les lunettes et le vélo. Il fait donc appel à ce confort matériel que l'europpéen a amené chez lui, pour son seul usage semblait-il.»

Nous sommes loin, dira-t-on, des problèmes soulevés par les intellectuels noirs, question de culture et de civilisation. N'abordons pas encore le fond du problème. J'ai un témoignage personnel à porter et ce témoignage possède à mes yeux

d'autant plus de valeur qu'il est la résultante de pérégrinations quotidiennes dans une grande ville : Paris, le jour même où siégeaient nos congressistes sous le portrait de Descartes. C'était le 22 septembre, un samedi. Ce matin là un mariage était célébré à la Marie du 17^e arrondissement, rue des Batignolles. Un blanc épousait une noire. Comme le couple, le cortège était bi-coloire et cela ne choquait personne je vous l'assure. Peu après, Place de la République, dans un flot de voitures, une cycliste, très noire, en short, circulait avec aisance. Paris ne semblait pas l'effrayer. A vingt reprises, boulevard Saint Michel ; au Luxembourg, j'ai rencontré des couples blancs et noirs ... Le Lundi matin, dans une école du 2^e arrondissement une voiture de la Présidence du Conseil amenait une petite fille de onze ans qui passait le concours d'entrée en 6^e ... C'était une petite fille noire, dont le papa est ministre de la République. Ce sont là choses vérifiables. Elles avaient pour moi un sens profond, plus de poids humain que les témoignages d'intellectuels n'ayant pour seul trait commun - selon eux - que l'esclavage dans lequel vécurent leurs grands parents ... Il y a donc des noirs assimilés; il y a donc des africains qui ont pu oublier l'Afrique; il y a donc des hovas, des bantous, des kabyles qui se sentent chez eux en Europe comme s'ils étaient nés à Levallois Perret ? Ils ne sont pas légion certes. Mais ils sont plus nombreux qu'on l'imagine communément. Plus nombreux sans aucun doute que les intellectuels formés dans les Facultés, et voulant tenter de les oublier au profit d'une civilisation qui ne leur avait rien transmis et qu'ils s'efforcent de redécouvrir.

Ces noirs perdus dans la ville blanche n'étaient-ils pas le reproche adressé à l'Occident par les intellectuels noirs ?

Ils étaient là, preuve vivante d'une possibilité; eux, avaient renoncé au milieu et n'en souffraient pas. Au même titre d'ailleurs que ces intellectuels soucieux de revaloriser, de redécouvrir des cultures noires, mais qui laissent généralement aux ethnologues blancs la mission de passer des années dans les déserts et les forêts à la recherche des signes du passé. Nous disions dans notre précédent article que le procès intenté était culturel mais masquait mal : la trame politique. Le terrain culturel étant le terrain sûr de l'Occident, celui sur lequel il lui était impossible de ne pas mériter les éloges, il fallait qu'on put dire que la mégalomanie occidentale avait porté le colonisateur à rayer une civilisation existante pour lui substituer la sienne propre.

Ce développement est dans l'esprit de Bandoeng. Le processus des intellectuels est assez semblable à celui des politiciens. Au départ il y a la formation européenne, le goût de la discussion, le sens de la liberté. Par un étonnant paradoxe ce sont les plus instruits et les plus évolués des africains qui proclament la nécessité

d'un pèlerinage aux sources, d'un recours aux anciennes valeurs. Oublieraient-ils que la coutume a été conservée et que des vestiges en subsistent, que ces vestiges - peut-on vraiment parler de civilisation - sont encore entre les mains de chefs traditionnels ? Ces chefs s'accoutument fort bien de l'Occident s'ils acceptent moins facilement la tentative de domination des évolués occidentalisés. On se rapportera utilement à ce sujet au témoignage rapporté dans «France-Soir» par notre confrère André Fontain, visitant le Sultan de Maroua : «Les gens du sud, ce sont des chiens». Les gens du sud, ce sont précisément ces politiciens formés à l'euro-péenne bannis par l'Administration ou combattus par elle. Ce sont les frères des congressistes de la Sorbonne ... Un dialogue entre les «redécouvreurs de vérités historiques» et les «traditionnalistes» fils, petits fils et pères de chefs ne serait-il pas sanglant ?

L'administration directe n'avait pas de ces hypocrisies dont se contentera le Fédéralisme lorsqu'il sera en place. Étonnée des rapides changements survenus en Extrême et en Proche Orient, l'Afrique désire-t-elle à son tour trouver les vestiges d'un vieux passé ? Entre la naissance du premier homme et 1956, les continents se sont peuplés et les mérites des groupes humains se sont inscrits seuls sur les terres. L'époque moderne a amené le rapprochement des continents; ce qu'on appelle colonialisme a été la découverte des retardataires par les plus évolués. Que l'Afrique Equatoriale ait produit l'énergie nucléaire en 1870 et le Makoko eut remonté la Seine pour nous enseigner ce qu'à l'époque nous ignorions. Qu'on ne voie pas là ironie douteuse. C'est toujours la civilisation la plus forte qui est allée au devant de la plus faible. Cela ne veut pas dire que les blancs arrivant en Afrique n'y trouvèrent que le néant. Mais dans l'ordre d'urgence les maux de cette terre leur apparurent tels, que le reste comptait bien peu.

L'Homme d'Afrique était en général très en avance sur le papou ou le bushmanman; il avait ses coutumes, ses recettes, ses cérémonies, sa médication. Ses rites étaient contraires à ceux de l'Occident en ce sens que la vie humaine n'était pas sauvegardée par la loi; cette sauvegarde c'est l'apport du christianisme, aussi bien en Europe qu'en Afrique.

Ce sont surtout jeux de forum que les déclarations relatives à des civilisations persécutées, ces «diverses cultures noires qui ont été systématiquement méconnues, sous estimées, parfois détruites» ... Ce qui fut vrai au Maroc l'est aussi en Afrique. Si Lyautey avait construit des églises et non des mosquées, le Maroc ne serait plus le Maroc mais il serait peut être français. Non seulement la France ne contraria pas la légère prédominance arabe mais elle la favorisa. En Afrique noire les colonisateurs ne rencontraient pas une nation, si barbare ou inévoluée fut-elle; elles rencontraient des groupuscules, des poussières de tribus, une confusion de langages. Sans doute faut-il du temps pour y voir clair, encore que le savant ait été dans tous

les cas sur les pas du militaire.

L'inventaire des richesses passées de l'Afrique n'a guère été entrepris que par les ethnologues européens. On connaît tel ou tel d'entre eux ayant consacré dix ans, quinze ans de sa vie aux oeuvres et réalisations d'une tribu. Si la tradition orale avait été aussi forte qu'on le veut bien dire, puisque la civilisation passée n'avait guère d'autre moyen de survivre, ces civilisations n'auraient pas disparu mais seraient encore présentes dans tous les villages. Appelons donc civilisation ce qui n'est en d'autre lieu que folklore ou remèdes de bonnes femmes. Si la tradition orale se perd, c'est dû en partie sans doute à l'attrait exercé sur les jeunes par les grands centres. Les administrateurs européens s'efforcent d'endiguer ces migrations mais pas plus en Afrique qu'en Europe le folklore n'a de chance de vaincre le cinéma ...

Le modernisme s'est emparé de l'Afrique et par l'intermédiaire des européens elle passe de la féodalité à l'ère atomique. Les stades intermédiaires, elle n'a pas eu à les découvrir. L'occident lui a apporté sur un plateau la mécanisation et le syndicalisme, les droits de l'homme et le respect de la femme. Cela vaudra-t-il plus que quelques chants oubliés ?

Luc NORET

Escales Congolaises

Kamina, son bluff.

Les façades luxueuses de l'hôtel, du cinéma, d'un garage portent sur leurs flans des affiches prometteuses. Je suis rassurée, l'escale sera agréable.

Un jure box, aux couleurs troubles de rêve d'éthéromane, jette les appels stridents d'une trompette de jazz. Bien sûr, plusieurs lumières ont été éteintes, mais il est près de minuit. Peu de monde, à l'hôtel, les voitures stationnent devant le cinéma où le public est allé chercher les grandes émotions de «Canga ceiro».

La route a été mauvaise. Plus de sable, mais une route dure, mélange de latérite et de pierres. Elle est agrémentée de trous et l'un des amortisseurs de la voiture transperce la carrosserie, et c'est dans un bruit de ferraille que nous sommes arrivés à Kamina.

Le teint basané des visages que nous devons aux poussières du Kwango a fait place à un «grand» teint «bistre» et «cuivré» du plus bel effet.

À l'intérieur de l'hôtel, un couple, deux couples, le patron. Fiches d'identité remplies, nous gagnons nos chambres qui sont très loin de répondre à l'aspect extérieur de l'hôtel.

Kamina, en fait, semble ne posséder que ces trois bâtiments : hôtel, cinéma, garage. Une rue et tout est terminé.

Des habitants à qui j'en parle s'en plaignent amèrement. Kamina est un petit poste qui a voulu jouer à la grande ville lors de l'installation de la base militaire belge métropolitaine. Mais voilà, la base se trouve à 25 kilomètres de distance, les soldats n'ont pas toujours une permission leur permettant de descendre en ville...

Le commerce de la place est entre les mains des grecs et des juifs, me dit un résident, seul un commerçant belge s'est installé et ses affaires ne marchent pas. Il serait au bord de la faillite.

Il est dommage qu'il n'en soit pas ici comme à Luputa où les juifs doivent céder le pas devant le commerce de plus en plus mené par les noirs.

Sur le plan relations sociales, Kamina est déjà le reflet de la mentalité katangaise, c'est-à-dire, très «colour-bar» ou très paternaliste. J'ai entendu des européens s'adresser à leurs «nègres» (six) et le ton et les expressions choisies ne laissent aucun doute sur la qualité des rapports.

Plusieurs jeunes militaires marquent le ton et principalement les jeunes gens nés en Afrique. Ne connaissent-ils pas la manière de traiter avec les noirs et de traiter sans faiblesse ?

Le père de l'un d'eux me faisait la remarque suivante : « mon fils est né ici, il a joué, enfant, avec les enfants des boys, il aime donc l'indigène et lorsque, pour un délit quelconque il doit sévir, il sait qu'un bon coup de poing vaut mieux que les beaux discours. Et les noirs l'acceptent. »

La personne s'exprimant de la sorte est un colon disposé à tout faire pour préserver la présence européenne au Congo Belge.

Derrière son bluff, Kamina cache une vie commerciale assez précaire, la main d'oeuvre indigène est très mal payée, à un point tel que certains patrons donnent, gênés, un supplément de salaire à leurs boys.

La construction de la base étant terminée, une grosse société d'entreprise a fermé ses portes, licencié ses travailleurs et par son départ, diminué fortement le pourcentage d'habitants européens.

La base permettra-t-elle à la ville de se développer ? C'est la question que se posent avec angoisse les habitants de l'endroit.

Les distractions ne sont guère nombreuses à Kamina, aussi voit-on souvent des badauds à l'arrivée des avions. Ils sont en quête d'une figure connue qui leur permettra, qui sait, de passer quelques heures d'oubli. S'ils ne la rencontrent pas, ils s'en retournent, penauds, à l'hôtel où ils vont prendre un apéritif de consolation !

L'ennui pèse sur ce poste qui veut jouer à la grande ville, et n'est pas camouflé par les belles façades ni le bluff des sourires.

Le passage, entre deux avions, des étrangers, ne change même pas la physionomie de ces gens blasés qui attendent avec une impatience grandissante au fur et à mesure des jours qui passent, la fin du terme, le congé !

Kamina, au ciel : bleu-Katanga, rappelant les ciels méditerranéens, monotones parce qu'immuables, dont le vent frais rend le climat agréable et décoiffe les filles, Kamina vit dans le bluff.

Kamina s'ennuie !

Tek. LABRIQUE

A PROPOS DES ELECTIONS EN MILIEU RURAL DU RUANDA

Les conditions étant différentes de celles des grands centres où la population est composée d'éléments appartenant à des ethnies différentes ayant leur localisation d'origine non seulement au Ruanda ou en Urundi mais aussi et surtout au Congo Belge et en Uganda, le système électoral employé dans les milieux ruraux du Territoire sous tutelle s'écarte tout à fait de celui préconisé pour le centre extra-coutumier d'Usumbura.

Sur les collines, la population est composée presque exclusivement de Batutsi de Bahutu et de Batwa. Jusqu'à présent les Batutsi étaient pratiquement les seuls à détenir le pouvoir politique. Les Bahutu étant cultivateurs, petits éleveurs, propriétaires terriens éventuellement, commerçants, clercs, etc.; les Batwa étant des portiers et des chasseurs de condition subalterne.

Demander à chacun des groupes Mututsi, Muhutu, Mutwa de désigner des délégués au collège électoral a créé des divisions artificielles dans une société où tous ces éléments se compénétraient sur le plan économique et social. On a été beaucoup plus avisé de les réunir tous d'emblée en un même corps électoral chargé de désigner un collège d'électeurs au second degré lui-même devant procéder à l'élection des conseillers de sous chefferie.

La plus importante partie de la population étant d'origine muhutu on pouvait normalement s'attendre à ce que le plus grand nombre d'élus se trouve en son sein. C'est d'ailleurs ce qui arriva.

Il serait erroné de croire que le pouvoir politique des Batutsi s'en trouvera automatiquement réduit à néant ou presque. En effet, malgré des divergences certaines sur de nombreux points, l'entente Muhutu-Mututsi est un fait politique dont il faut tenir compte. Et ce n'est pas parce que l'ensemble de la population a marqué son vouloir de participer plus activement à la vie politique de la sous-chefferie et par là, en cascade aux autres conseils, qu'elle a voulu marquer automatiquement son désir de mettre fin à une collaboration qui dans de très nombreux cas s'est montrée très fructueuse.

Ainsi donc, si les élections-test de Rugerero montrent une nette victoire Muhutu, elles n'impliquent pas pour autant une défaite Mututsi. Elles n'entament pas en effet, et la volonté populaire exprimée n'a pas ce but, le pouvoir légitime des Chefs et Sous-Chefs dont plusieurs d'ailleurs sont d'origine Muhutu bien qu'ils aiment se dire Batutsi.

×

Quelle est exactement cette nouvelle technique électorale ? Au lieu d'avoir le suffrage universel jouant au dernier degré, il joue ici au premier degré. Ce sont tous les électeurs qui, en une consultation ouverte à tous et sans désignation de candidats, composent au vote secret le collège électoral d'où sortira le Conseil.

Il eut été dangereux et inopportun de procéder dès la première expérience à l'établissement de listes de candidats. C'eut été livrer le pays à la démagogie. Certes l'élection ouverte est beaucoup plus difficile en ce sens, et l'expérience le prouve, que les votes se répartissent sur un nombre très important de noms et qu'il suffit de 17 voix sur 1200 suffrages pour être élu. Mais c'était le moyen le plus sûr pour apprendre au peuple la technique du suffrage.

Bien qu'il s'agissait d'élire 36 électeurs, chacun des votants n'avait à écrire que quatre noms. Et l'expérience a démontré que c'était suffisant puisque plus de 500 noms avec des votes allant de 1 à plus de 200 sortirent de l'urne.

L'expérience a prouvé également l'existence d'une opinion publique puisque ceux qui ont recueilli le plus de suffrages ont atteint dans cette dispersion des quots impressionnants. Il est à remarquer aussi que sur les neuf conseillers sortants, tous les mandataires Bahutu ont été réélus et que trois Batutsi, anciens conseillers, font partie du nouveau collège électoral.

On a eu raison également de ne pas compliquer le procédé de l'élection. Toutefois il conviendrait pour une prochaine fois d'établir des listes électorales et de pointer la présence des électeurs. Ce qui n'a pas été fait cette fois en territoire dont question.

Il n'est pas apparu de tentative de tricherie. Il y a eu relativement peu de bulletins qu'il fallut annuler faute de certitude sur l'identité du candidat désigné.

A part un seul cas, il semble qu'il n'y ait pas eu de propagande électorale, ni de manoeuvre ou de pression exercée. Les opérations se sont déroulées dans le plus grand calme et dans la dignité. On sentait réellement que chacun des électeurs avait pleine conscience de l'importance du devoir qu'il accomplissait et comprenait parfaitement ce qu'on attendait de lui.

En cela d'ailleurs les populations des collines de Rugerero ont donné une grande preuve de sagesse.

Jean LABRIQUE

DEUX PROPOS

de

Michel Samuel LOKOMBA

Un dangereux complexe qui s'étend

Depuis un certain temps, il s'est créé dans la classe bureaucratique un dangereux complexe qui revêt une allure épidémique; il s'agit de la manie qu'a adoptée cette classe de vanter démesurément et à tout bout de champ son salaire. En public surtout, certains clercs ne tarissent - dans le but d'humilier les ouvriers et ce qu'ils appellent les «petits clercs» - de se déclarer sténo-dactylo, comptables, secrétaires de **1ère force**. En présence du sexe faible surtout, ils redoublent d'activité. Comme les femmes d'aujourd'hui sont très avides d'argent, il est fréquent d'entendre alors ces bons Messieurs parler de leurs 6, 7, 8 billets (comprenez 6, 7, 8 mille francs) qu'ils «boulonnent» par mois.

C'est dommage qu'au lieu de passer leurs loisirs à traiter des questions d'intérêt public, ils s'acharnent à ces conversations terre à terre, qui n'ont qu'un but égoïste et méprisant.

J'ai connu un beau jeune homme de 25 ans bon sténo-dactylographe qui, dans un bar, se plaisait d'aller de table à table demander le taux des appointements de chacun. «Tu gagnes 2.000 francs seulement! (le mot prononcé avec instance et dédain), moi, j'ai 8 billets, je puis donc te payer pendant 3 mois». Il ajoutait sur le même ton: «Comment vis-tu, fais-tu des «ambiances» t'habilles-tu avec un si bas traitement? Je crois que tu voles pour pouvoir te tirer d'affaire. Tu ferais mieux de venir t'engager comme boy chez moi et je te paierais plus».

Il saute aux yeux que de tels propos sont des plus déplaisants et choquants. Vous ne vous étonnerez pas que ce jeune homme, après avoir dérangé une dizaine de personnes, ait été victime d'une rossée qui lui valut de passer une semaine au lit.

Cette drôle mentalité, née à la capitale, a été exportée dans tous les centres du Congo, d'où elle s'étend dans des coins de moins en moins importants.

Il va sans dire qu'un tel comportement, déteint sur les rapports entre les individus et est incompatible avec le développement harmonieux de la société.

Si les trois quarts des «bureaucrates» - à les compter sur leurs prétentions - sont des sténo, comptables, etc... de première force, nous restons étonné devant le

fait que de nombreuses sociétés demandent continuellement, par la voie des journaux, des éléments de valeur.

De deux choses l'une : ou bien ces Sociétés n'ont besoin que d'éléments rares, ce qui est douteux, ou bien ces sténo, secrétaires, comptables, etc... de première force ne sont pas aussi nombreux que nous en dénombrons en écoutant leurs prétentions.

En outre, si la réalité est telle qu'ils gagnent en général 6, 7, 8 billets, pourquoi le problème des salaires se pose-t-il aujourd'hui avec une telle acuité? Pourquoi sont-ils les premiers à le susciter?

Nous sommes partisan de l'augmentation des salaires, de leur réajustement par rapport au rendement de l'individu. Toutefois, nous déplorons cette manie qu'a acquise un bon nombre, manie que nous dénonçons ici. Elle nous ridiculise aux yeux de l'Européen. Celui-ci, nous observant tel qu'on le fait pour un singe engagé, peut se dire : « Si le Congolais fait un tel usage de ce qu'il gagne aujourd'hui qu'en serait-il, si on lui donnait plus ? ... »

Ce refus d'augmentation dans ce cas, souffrez que je le dise, serait alors pour le bien de certains.

D'ailleurs, ce complexe que nous remarquons avec angoisse s'installer un peu partout au Congo, est le réel symptôme d'une petitesse d'esprit.

Il ne nous appartient pas d'étaler publiquement nos propres valeurs; nous risquerions de tomber victimes du proverbe : « Les tonneaux vides font beaucoup de bruit ». Certes, il est des éléments de valeur qui gagnent déjà très bien. Mais ceux-là laissent aux autres le soin de parler d'eux.

Pour une meilleure entente entre toutes les classes sociales, pour le développement harmonieux de notre pays, lequel dépend en bonne partie de notre degré d'union, il est à souhaiter que cet odieux complexe soit détruit.

Disons « à bas » à cet égoïsme abscons, à cette vantardise avilissante. Quoique nous gagnions bien plus qu'un autre, considérons d'abord qu'il a comme nous la nature humaine, laquelle a besoin d'égards.

X

Honneur aux mains calleuses ...

Au début de la Colonisation, l'homme blanc avait surtout favorisé le clerc; cette situation n'a presque pas changé. Elle explique le fait que le bureaucrate mésestime l'ouvrier. Celui-ci - d'après ce que tend à manifester le clerc - pourrait dis-

paraître sans que la société en pâtisse. En réalité, c'est une grave erreur. Les mains calleuses méritent respect et honneur.

L'importance de leur oeuvre.

A moins d'être de mauvaise foi ou aveugle d'esprit, tout homme voit combien l'ouvrier nous assure les besoins primordiaux de la vie.

«Intellectuel» (ainsi se fait nommer le clerc), sans cet ouvrier qu'un orgueil déplacé te fait mépriser, habiterais-tu cette belle maison dont tu es si fier? D'où te vient ce beau costume dans lequel tu prends les allures d'Artaban! Cette laine dont est fait ton tissu, les différentes transformations qu'elle a dû subir jusqu'à devenir ce costume que tu portes, n'est-ce pas le travail de l'ouvrier?

«Intellectuel», après quelques heures passées sur tamachine à écrire, tu rentres précipitamment à la maison, répondre à l'exigence jamais assouvie de ton estomac. Sur la table, le diner t'attend : la sauce encore toute fumante où baignent de la viande et des légumes, dégage un arôme qui excite ton appétit. Oublies-tu que c'est grâce à l'ouvrier que tu te régales de ces mets!

Cette boîte de sardines que toi, «intellectuel» célibataire, tu ouvriras ce soir, d'où provient-elle si non du travail de l'ouvrier, que tu appelles dédaigneusement Mongamba!

Quand, pour dénigrer le travail de Mongamba, tu te vantes de tenir le secrétariat de ton bureau, tu te fais passer pour quelqu'un qui endosse une grande responsabilité. Cependant, tu ignores que parmi les ouvriers, il en est d'autres qui assument aussi une responsabilité parfois plus importante que la tienne. Ce machiniste qui doit appliquer toute son attention, sa science et son expérience afin de prévenir tout accident de train par exemple, ne fait-il pas mieux puisqu'il veille sur la vie des gens!

Caractère souvent pénible du travail de l'ouvrier

«Intellectuel», tu as sans doute assisté au chargement et déchargement d'un cargôt, au quai d'un petit port où n'existent pas de grues. N'as-tu pas remarqué que les travailleurs transportaient de lourds fardeaux sans autre aide que celle de leurs mains! Ne les as-tu jamais vus courbés sous le faix, le corps mouillé de transpiration? Parmi ces lourdes caisses, la tienne y était peut-être. Cela ne t'a-t-il jamais amené à vouer un certain amour, un certain respect pour ces gens! Ton cœur est-il si insensible pour ne pouvoir les admirer!

Tu n'ignores pas les dangers qu'ils courent parfois dans l'exercice de leur profession. Cela ne te dit rien, «intellectuel»?

Ce n'est pas que dans la bureaucratie qu'on fait montre d'intelligence.

Un ivoiriste, un tailleur de pierre, un sculpteur de bois, quand ils donnent à leur travail les proportions voulues, quand ils respectent la symétrie ne font-ils pas montre d'intelligence? En plus, ici, de leurs dons, de leur talent.

Conclusion

Tout homme bien sensé, doit reconnaître que l'ouvrier mérite respect et honneur sinon parfois plus, mais autant qu'un autre. Pourquoi pas?

C'est un réel handicap pour l'entente entre les hommes que de se mépriser en société. Sully Prud'homme dans son poème «Un songe» montre que «Nul ne peut se vanter de se passer des hommes.»

Si le sort de pas mal d'ouvriers reste encore à plaindre, l'intellectuel ferait oeuvre humanitaire en s'y intéressant et surtout en travaillant à y apporter amélioration.

JEUNESSE ET INDEPENDANCE

L'Association des étudiants camerounais qui vient de tenir son congrès à Paris a voté à l'unanimité une motion réclamant l'indépendance du Cameroun et la réunification immédiate du pays. La motion de ces boursiers, entretenus aux frais du contribuable métropolitain, déclare d'autre part s'opposer à tout statut qui ne satisfait pas à ces deux exigences. En d'autres termes les étudiants camerounais rejettent la politique d'évolution progressive, telle qu'elle doit se réaliser par la loi-cadre. Ce faisant ils prennent fait et cause pour le mouvement ultra-progressiste d'Union nationale de Mr. Soppo Priso, après une volte-face complète, puisqu'au début de septembre, sous la pression de leurs éléments modérés, les mêmes étudiants avaient dénoncé la politique démagogique du turbulent président de l'Assemblée territoriale du Cameroun.

Entre les deux votes se situe la reconnaissance officielle de l'indépendance du Togo qui a eu pour effet d'aiguiser les appétits de Mr. Soppo Priso, lequel se voit déjà Premier ministre, tout comme son collègue parlementaire Grunitzky à Lomé. La voie est désormais ouverte à la surenchère. La propagande intensive de l'Union nationale camerounaise a trouvé un terrain malléable chez les étudiants dont la jeunesse est plus portée à la passion qu'à la sagesse.

La voix d'un sage s'est heureusement élevée, mais trouvera-t-elle un écho? C'est celle du député André-Marie M'Bida qui dans une lettre aux plus hautes autorités de la République déclare : «Parce que je suis Camerounais de vieille souche, parce que j'aime mon pays, je m'élève avec force contre une facile démagogie basée sur un thème d'indépendance immédiate. Je ne veux pas que mon pays tombe dans les erreurs et les convulsions que connaissent certains pays voisins. L'idée nationale n'existe absolument pas au Cameroun. Nous retomberions fatalement dans un tribalisme fort dangereux économiquement. L'indépendance réelle n'est possible qu'en s'appuyant sur une base sûre. Et Mr. M'Bida a le courage d'affirmer que cette condition n'existe pas actuellement au Cameroun, puisque, dit-il, «pour le cacao par exemple le Cameroun a besoin de la France pour maintenir des prix rémunérateurs aux producteurs, de la France qui ne demande rien en échange.»

Ce sont là de sages paroles qui témoignent d'un réel sens politique et, comme le dit Mr. M'Bida lui-même, d'un sincère amour de son pays. Ces conseils d'un homme mûr n'ont pas été entendus par la jeunesse camerounaise de la Cité universitaire gangrénée par le communisme et le nationalisme. Le seront-ils par les élites demeurées au pays et qui ont gardé le contact avec les réalités. De la réponse à cette question dépend pour le Cameroun la poursuite d'une collaboration fructueuse avec

la France (fructueuse surtout pour lui) où les convulsions qu'entraînera infailliblement une fausse indépendance prématurée.

Fausse indépendance ? En effet que signifie ce mot au mirage dangereux ? « Qui ne dépend de personne » répond notre confrère « La Presse » de Bangui, lequel ajoute : « Cela sous-entend : « Qui n'a besoin de personne ». « L'état indépendant doit pouvoir, par définition, se suffire à lui-même. Cela n'est pas le cas des territoires de la France d'Outre-mer qui ont besoin de l'aide métropolitaine ». Avant d'accéder à l'indépendance ces territoires doivent parfaire leur économie, l'asseoir sur une autre base que celle de subventions sans cesse accrues dont finit par se lasser le contribuable métropolitain. Cette base c'est le travail, un travail organisé et productif. L'Afrique doit considérer que le temps de la chaise à palabre est révolu si elle veut accéder à l'indépendance économique condition indispensable d'une indépendance politique réelle. Tous les Africains qui viennent de visiter la France sont unanimes pour manifester leur étonnement devant l'absence de terrains incultes, devant cette succession ininterrompue de champs et de pâturages dans les campagnes françaises, devant le travail de tout un peuple, le labeur humble de certains. L'Africain ne connaît trop souvent des métropolitains que l'image de fonctionnaires, d'ingénieurs ou de chefs de travaux qui leur est familière. Ils savent mal que la vie d'une société organisée dépend tout autant du travail consciencieux de modestes exécutants que des élites qui dirigent.

Si les élites sont nécessaires à l'Afrique de demain, les travailleurs de tous les corps de métiers ne lui sont pas moins indispensables, ouvriers et paysans surtout car la quiétude, sinon la famine, des bureaux a déjà attiré trop de jeunes qui se prennent pour des intellectuels parce qu'ils savent taper à la machine ou écrire sur un grand livre. Quant aux futures élites qu'elles songent qu'une société moderne, à sa naissance surtout, a besoin davantage de techniciens que de vagues lettrés. En Côte d'Ivoire la proportion étudiants lettres ou droit - étudiants sciences est de 25 pour 3, au Moyen-Congo elle est de 7 pour 1. En attribuant aux lettres et au droit seuls la valeur d'un brevet d'intellectualité les étudiants africains sont en retard d'une génération au moins. Un pays qui se construit a davantage besoin d'ingénieurs, de géologues, d'architectes et de médecins que de rhéteurs. Il est vrai que les lettres et le droit - qu'on y ramasse des lauriers ou qu'on y échoue (ce qui est le cas le plus fréquent de nos étudiants d'Outre-mer) - ouvrent plus facilement les voies de la politique. Voies faciles dans un pays où les élites ou si l'on veut les « interlocuteurs valables » sont si rares, voies qui ne demandent ni assiduité au travail, ni diplômes. Nos jeunes candidats à l'indépendance, qui pour l'heure traînent leur oisiveté dans les bars et les boîtes du Quartier latin ont perdu de vue qu'un pays non seulement se gouverne au gré des tendances politiques du moment (ce dont ils se sentent fort ca-

pables), mais aussi, sous quelque régime que ce soit, qu'il s'administre. Combien de ces candidats à l'indépendance, camerounais ou aéliens, pour ne parler que d'eux, sont de taille demain à diriger un service de Santé, des Affaires économiques, du Plan, des Travaux publics, de l'Agriculture? Aucun. En l'affirmant nous ne sommes effleuré par le moindre sentiment de racisme. Nous croyons qu'en puissance les Africains ont la possibilité de gérer leurs affaires. Mais pour cela il leur faut travailler dur à l'Université ou dans les écoles spécialisées. Nantis de leurs diplômes il leur faudra encore plusieurs années pour connaître aux différents échelons les rouages des services qu'ils ont la juste prétention de vouloir diriger. Que nos jeunes étudiants regardent autour d'eux. Connaissent-ils dans leurs territoires beaucoup de chefs de service âgés de moins de 35 ans? Et pourtant ces responsables que la France leur a envoyés ont eu un départ plus rapide qu'eux en raison du milieu dans lequel ils ont vécu leurs jeunes années. C'est évidemment demander beaucoup de sagesse, beaucoup de patience à des jeunes gens dont les appétits sont féroces. La tentation est grande pour eux de se tourner vers les promotions rapides de la politique, rapides, mais souvent sans lendemain.

Il faut cependant que la jeunesse africaine comprenne que ce sont ces élites là qui font la véritable grandeur d'un pays, qui demain assureront sa véritable indépendance. Demain? Non, après-demain, car il faut des années pour former de tels cadres.

Cette patience que l'évolution historique exige des territoires africains est de courte durée à côté de celle qu'il a fallu aux peuples de la vieille Europe pour arriver à leur degré de civilisation actuelle. Deux millénaires y séparent l'habitant des huttes de celui des appartements modernes, des siècles le serf du propriétaire-exploitant, des décades l'ouvrier-esclave-de-la-machine de la semaine de quarante heure, des congés payés, des allocations familiales. Tous ces avantages de la vie moderne, la jeunesse africaine les a au départ. Elle ne les doit pas au labeur de ses ancêtres, mais à la solidarité humaine. Pour se montrer digne de cette merveilleuse entreprise d'émancipation elle a le devoir de travailler, de travailler pour être capable de prendre la relève des nations tutrices, en tant que puissances dirigeantes mais elle doit aussi avoir à coeur de prendre la relève des ingénieurs, des architectes, des médecins, des missionnaires, des administrateurs qui ont sorti leur pays de sa léthargie, des incessantes guerres de tribus, des épidémies dévastatrices.

X

Ne songer qu'à l'indépendance politique n'est pas faire preuve de maturité

mais d'infantilisme. C'est s'exposer demain à la mendicité auprès des autres nations, au chantage à la Nasser, à la concussion d'une Gold Coast, aux pantalonnades et à l'esclavage économique d'un Libéria ou d'un Nicaragua, au régime féodal d'un Yémen ou d'une Arabie séoudite.

C'est perdre un guide pour trouver des maîtres. C'est retomber dans un esclavage pire que celui des temps anciens.

Jean VILMAR

LE PROFESSEUR LEO MAGNINO :

UN HOMMAGE A LA BELGIQUE

MACHIAVEL ET L'AFRIQUE

Si on voulait bien faire des aphorismes, on pourrait dire qu'aujourd'hui l'Europe devient une grande république partagée en plusieurs états, tandis que l'Afrique devient un grand Etat partagé dans plusieurs pays.

Ce n'est pas seulement un jeu de mots : c'est aussi une vérité avant tout d'ordre politique et sociale. Il faut voir alors comment aborder cette réalité.

L'Union européenne pourra effectivement aboutir dans la constitution d'une force puissante de tous ses adhérents, d'un front unique en face de ce grand, immense état africain qui se présente chaque jour plus énigmatique et qui présente pour beaucoup de gens et particulièrement pour les politiciens presque une « inconnue ».

L'Europe, après avoir conquis son unité, pourra avec une nouvelle vigueur, fournir à l'Afrique sa culture et ses idées et sa religion : « dans la limite de la raison » selon la formule si chère à nos aïeux.

Dans un élan de charité effective, non hypocrite, mais large et fraternelle, beaucoup de missionnaires, soit laïques, soit religieux, beaucoup de colonialistes, ont apporté à l'Afrique et aux peuples africains cette éducation européenne qui est aussi une religion. Maintenant il faut nécessairement que l'Europe, unie et unifiée, commence à envisager la formulation d'une nouvelle politique eurafricaine, qui doit faire compte de toute l'œuvre développée en Afrique par les différents pays d'Europe d'un côté, et de l'évolution extraordinaire des peuples africains dans les dernières années de l'autre côté.

Il faut se convaincre du progrès de ces peuples, des nouveaux courants d'idées qui aujourd'hui rafraîchissent les pays africains, et des sentiments nationaux qui se développent chaque jour plus chez les africains.

L'époque de ce qu'on appelle la diplomatie est terminée définitivement et ça particulièrement pour l'Afrique : le langage diplomatique, comme on sait, n'a pas changé depuis des siècles; au contraire le langage que nous devons parler aux africains doit nécessairement changer, et doit s'inspirer du nouvel esprit qui s'est établi dans les différentes régions d'Afrique et s'adapter à la réalité contemporaine.

Machiavel, Héros des anciens états européens du Moyen-Age, a fait désormais son époque, spécialement en ce qui concerne nos relations avec l'Afrique : il

né faut pas oublier que nous mêmes nous nous sommes dépouillés de nos meilleures vertus en face des africains et nous nous sommes montrés en robe de chambre, sinon en loques, en révélant ainsi nos faiblesses et nos tendances les plus basses.

Maintenant on doit bâtir un ordre nouveau en Afrique, particulièrement en ce qui concerne nos relations avec ces pays : on doit dès maintenant jouer ouvertement et entretenir avec ces peuples des relations qui, si elles ne seront pas menées au même niveau, doivent néanmoins tenir compte d'une certaine égalité idéale, que nos missionnaires ont prêché là-bas.

Il faut que nous fassions nos efforts pour mieux comprendre les sentiments de liberté et d'indépendance qui animent les peuples d'Afrique et, avant tout il faut résoudre la question sociale qui se pose d'une façon troublante dans ces pays.

Il suffira de lire quelques ouvrages d'écrivains africains pour avoir une idée exacte de ce que l'Afrique veut dès maintenant et de ce qu'elle désire dans un futur assez rapproché.

Dans toute la littérature africaine, dans les romans comme dans la poésie, on peut remarquer aisément des allusions, qui ne sont pas de simple rhétorique, à l'idéal de liberté et d'égalité, et dans le même temps on trouve dans ces livres une intolérance à l'égard de tout esclavage moral.

On dirait que les africains aiment beaucoup plus l'esclavage physique que spirituel et tout ça se reflète d'une manière dangereuse contre nous, européens, qui avons introduit en Afrique les principes de la révolution française ...

Dans toute la littérature africaine, de l'Algérie et du Maroc jusqu'à l'Afrique noire et à l'Afrique méridionale, on nous présente cet état d'âme d'intolérance et de farouche liberté, très répandu parmi tous les noirs. Il nous donne une idée très exacte de l'évolution spirituelle de ces peuples.

Par parenthèse, on pourrait dire que toutes nos doctrines démagogiques et pseudo-sociales ont contribué à développer chez les noirs une mentalité quelque peu fautive, qui sans doute est très dangereuse pour les noirs eux-mêmes. L'ont bien compris les africains les plus évolués, mais ces doctrines ont très bien aidé la cause des africains et, grâce aux européens qui les ont introduites, ont maintenant droit de cité dans l'Afrique entière.

A travers les ouvrages de la littérature africaine nous pouvons comprendre aisément ce qu'il nous serait au contraire presque impossible de concevoir : la transformation spirituelle qui vient de s'achever aujourd'hui en Afrique.

Des observateurs impartiaux - et je crois que les italiens dans ce moment particulier de leur histoire peuvent être catalogué parmi ceux qui connaissent bien l'Afrique - ce qui les rend le plus possible objectifs - doivent reconnaître qu'on a

commis beaucoup de fautes en Afrique dans le XXe siècle, mais, Dieu merci, on a réussi aussi à bâtir une nouvelle civilisation et à introduire ce que nous appelons la civilisation occidentale.

Et, faut-il le souligner encore ? - quelques pays, comme par exemple la Belgique, a donné une démonstration pratique de ce qu'on doit faire en Afrique, non seulement du point de vue social et économique, mais aussi idéologique et culturel.

Pour atteindre une entente efficace entre l'Europe et l'Afrique, et établir une collaboration étroite et solide, la Belgique nous a donné l'exemple vivant de ce qu'on peut faire, en dehors de toute sorte de machiavélisme - qui pourrait uniquement engendrer des méfiances.

Aux autres pays européens de comprendre et de réaliser l'exemple qui nous est offert par le Congo Belge.

Léo MAGNINO

MBANDA-LUNGWA - un quartier de liaison -
où il est question d'un fameux voleur
de fûts d'essence - et d'un faux chef de quartier

Léopoldville a pris une place de choix parmi les villes coloniales.

Là où il n'y avait que marécages et broussailles, là où étaient des ravins infranchissables et des fourrés impénétrables, entourés de collines désertes et sablonneuses, là s'étend aujourd'hui un superbe panorama.

S'il pouvait revenir à la vie, Stanley ne reconnaîtrait plus l'emplacement de sa résidence au Stanley Pool. Il faut aujourd'hui un plan guide pour découvrir une ville qui, il y a 75 ans, ne comptait que quelques ruelles qu'on pouvait parcourir en peu de temps, sans auto ni hélicoptère.

Le développement vertigineux de Léopoldville a pris un essor inattendu surtout depuis ces dix dernières années. La révolution architecturale notamment s'est révélée chez les Congolais vers la fin de la dernière guerre mondiale, à la naissance du crédit immobilier connu sous le nom de «Fonds d'Avance». Alors, germent de ci delà, dans la cité indigène, des maisons types «Vanamont» à toit en béton, aujourd'hui démodées devant le type de toit en tôles avec dépassement servant d'auvent.

La crise des logements sévissant d'année en année devant l'accroissement de la population noire, l'Office des Cités Africaines ouvre ses chantiers en 1951 et construit successivement les quartiers Renkin, Christ-Roi, Yolo Nord et Sud, Matete (Cité Pierre Wigny) et Max Horn (Mbanda-Lungwa).

Malgré les imperfections qu'on lui reproche, le plus souvent à juste titre, l'Office des Cités Africaines est en réalité le «sauveur» de la situation; à qui des milliers d'habitants doivent l'acquisition d'un chez-soi qui, sans être parfait, dépasse en tous cas le confort d'un simple taudis.

X

En 1947, le Gouverneur de Province prévoyait déjà dans ses rapports le déplacement du Camp Léopold en dehors de la ville, et la jonction de Léo-Est à Léo-Ouest par le prolongement des deux cités indigènes. Aujourd'hui c'est chose faite. Le bataillon n'a pas été décampé de la ville, mais légèrement déplacé vers le Sud-Est du même terrain et modernisé en bâtiments.

Au Sud-Ouest du bataillon se situe le quartier Mbanda-Lungwa (Max Horn), cité-liaison entre le Belge de Léo II (à l'Ouest) et la Nouvelle-Cité de Kinshasa (à l'Est), sur le prolongement de l'Avenue Prince Baudouin décrivant une courbe de quelque 15 kilomètres, du Jardin Zoologique de Kin jusqu'au marché de Léo II. Entre Mbanda-Lungwa et la Nouvelle cité s'installera sous peu un autre quartier, dit Lungwala, qui parachèvera la jonction du quartier le long de l'avenue Prince Baudouin.

Mbanda-Lungwa est un quartier homogène. De part et d'autre de l'Avenue Prince Baudouin se rangent des blocs d'un même style, comprenant chacun 5 ou 6 maisons avec un étage. On y compte 1956 habitations, et 7 blocs à usage commercial totalisant 42 logements. On y construit encore, à l'extrémité Ouest, un prolongement de maisons plus confortables, plus chères aussi, dites «type évolué», destinées aux personnes plus aisées.

Le revêtement des rues et la disposition des bâtiments donnent à l'urbanisme du grand Mbanda-Lungwa un aspect de toute beauté. Toutefois, l'asphaltage reste encore à faire au prolongement du côté Est, séparé du quartier par quelque 200 mètres de terrain où se trouve une installation électrique.

Le raccordement à l'eau courante a été installé d'emblée à chaque habitation, aux frais de l'immeuble, pour épargner aux occupants le coût de l'installation que durent supporter les habitants de certains autres quartiers. De la sorte, l'ouverture du robinet n'est subordonnée qu'au versement de 300 francs de garantie sur le compteur.

En principe, sauf deux maisons commerciales, tous les logements ont été distribués. Les demandes étant toujours plus nombreuses que les maisons disponibles, cette distribution comportait, entre autres conditions, le versement préalable d'une garantie locative valant au moins 2 mois de loyer. Le loyer coutant 515 francs par mois pour chaque habitation, il arrive à certains occupants peu fortunés des difficultés financières ne leur permettant plus de rattraper le retard de paiement; alors, ils évacuent la maison et désertent la nuit, sans laisser d'adresse.

Les maisons commerciales coûtent plus cher. Le loyer mensuel varie de 585 à 920 francs, et la garantie locative préalable est également plus élevée que celle des habitations ordinaires.

Le Service du Fonds d'Avance, qui rachète au fur et à mesure les quartiers construits par l'Office des Cités Africaines, a depuis peu repris le quartier Max Horn. Les uns après les autres, les occupants - qui étaient des locataires - deviennent débiteurs au Crédit Fonds d'Avance de la valeur de leur habitation et en reçoivent un cahier de logeur, document valant titre de propriété de la maison. Cependant, certains habitants reculent devant les imperfections de l'habitation (pas de cuisine, aération insuffisante, escalier incommode, etc.), et préfèrent rester encore de simples

locataires, ou prennent des arrangements pour se faire remplacer pour obtenir une maison à crédit ailleurs.

A ce sujet, la population souhaiterait que le Fonds d'Avance prête une attention plus sérieuse, à la réception des maisons de l'O.C.A., à certains imperfections tolérables pour un locataire, mais inadmissibles pour celui qui veut s'engager à devenir acquéreur du bâtiment.

La population de Mbanda-Lungwa s'évalue approximativement à 8.000 âmes. Ce quartier, déjà assez important, ne dispose pas d'un commissariat de police. Il est soumis au commissariat de Léo-Ouest, dont il est éloigné de 3 km. Ce commissariat, déjà débordé par la Cité de Léo II, ne peut que très difficilement faire face à la surveillance qui lui incombe. Le chef de quartier de Mbanda-Lungwa, pas plus que l'Administrateur Assistant qui y travaille, n'a pas à ce jour un seul policier à sa disposition pour le maintien de l'ordre. L'intervention de la police dans les cas d'urgence s'avère souvent désespérée. Tout au plus y a-t-il une ronde faite vers les 22 heures par quelques policiers, parfois accompagné d'un commissaire de police.

On peut se demander, et c'est l'avis de plusieurs commissaires de police, jusques à quand on s'obstinera à cantonner plus de la moitié des effectifs de la gendarmerie dans la cité européenne où, somme toute, il y a moins d'affaires que dans les agglomérations africaines qui en ont beaucoup plus besoin. Ce qui prime c'est évidemment la même chanson : pénurie de commissaires de police. Mais, pourquoi ne multiplierait-on pas des Toya qui allégeraient ou supprimeraient même cette pénurie, comme nous le voyons à la cité en face, à Brazza, où la douane et l'immigration - par exemple - sont sous la responsabilité des Africains (commissaires de douane et de police) avec UN SEUL Européen, alors qu'à notre beach de grands fonctionnaires s'amusent à manipuler, à l'arrivée et au retour, les cartes d'identité des passagers du Pool.

X

La plupart des habitants de Max Horn sont mariés et pères de famille. Parmi les célibataires, on rencontre surtout des employés assez aisés. Ceux-ci cohabitent pour la plupart avec une concubine recensée à Kin ou à Léo II. D'autres occupent leur maison pour la forme et sortent constamment à la recherche d'une amie.

Outre quelques prostituées résidant chez leurs connaissances ou parents, on trouve à Mbanda-Lungwa des femmes célibataires louant une maison personnelle. On en compte une dizaine à ce jour.

Ces filles publiques sont généralement soutenues par quelqu'un - souvent un Européen - qui, entre autres frais, supporte le loyer de l'immeuble. Elles tiennent

presque toutes un débit de boissons sans licence - vins, liqueurs - et abritent leur clientèle jusqu'aux petites heures.

X

Les «Académiciens» aux flamingos.

Les flamingos tenus par les prostituées et certaines maisons commerciales de Mbanda-Lungwa sont les lieux de rendez-vous réguliers pour certains groupements de jeunes gens.

Voulant imiter ce qui se passe dans les clubs de nuit pour Européens, où les Africains ne sont pas admis, certaines personnes fréquentent régulièrement, accompagnées de leurs amies, des cabarets secrets. Dès que ferment les établissements publics, des voitures démarrent en direction de Mbanda-Lungwa où telle ou telle porte bien connue attend discrètement entre-ouverte pour recevoir les promeneurs.

Au cours de pareilles rencontres, les parlottes se déchaînent sans contrôle, tandis que les verres se vident successivement. Alors, voulant se distinguer devant leurs compagnes, des jeunes gens parlant un français approximatif essayent de se faire passer pour des académiciens, en s'appelant par des noms assez bizarres, tels que «Sénat», «Radar», «télévision», «Elément», «Mission», etc ...

Les boîtes de nuit ne se trouvent pas seulement au quartier Max Horn. Il y en a dans d'autres quartiers de Léopoldville. Il en existe également ailleurs au Congo, même dans une petite ville comme Paulis, dans les Uélé, où nous en avons été témoin au début de cette année. Faut-il interdire la chose ? Ce serait idéal, mais utopique. Une solution serait d'en réglementer la tenue, notamment moyennant licence, comme cela se fait pour les Européens. Une autre solution serait, d'autre part, de ramener le couvre-feu des établissements publics pour Africains à la même heure que pour ceux des Européens.

X

On parle souvent de brigands et cambrioleurs à Mbanda-Lungwa. C'est discutable. Qu'il y ait de temps en temps un larcin constaté par-ci ou par-là, cela ne fait exception dans aucun quartier. Les vidanges qui traînent derrière les bars et les lampes qui pendent autour d'une piste de danse à ciel ouvert, ainsi que les matériaux de construction gisant en plein air derrière une sentinelle couchée, semblent confirmer que le vol n'y sévit pas tellement qu'on le croit.

Cependant, on a pu y découvrir certains individus professionnels en vol.

X

Un Commerçant de fûts volés.

Dès 1954, Mr. L. occupa une des premières habitations distribuées à Mbanda-Lungwa. Se disant commerçant, il obtint son inscription au Registre de Commerce de Léopoldville. Il engagea du personnel : un groupe de jeunes chômeurs - qu'il logea dans son habitation, mettant les lits les uns contre ou en face des autres. Quoique presque illettré, il dressa un secrétariat et mit une machine à écrire à la disposition de son personnel.

Tous les soirs, on le voyait dans les bars de Kin; à cette époque, il n'y avait pas encore de bars à Mbanda-Lungwa où les maisons commerciales étaient encore en construction. Lui-même et ses hommes se déplaçaient toujours en taxi et, à la fermeture des bars, ils emportaient des filles publiques «recrutées» ça et là. Ils se les échangeaient entre eux, ou les offraient aux visiteurs moyennant un tarif convenu d'avance.

Après quelques mois, il acquit une vieille camionnette, ce qui facilita tous ses déplacements et ses transports de commerce. Gagnant ainsi un prestige de plus en plus apprécié, il réussit à s'attacher définitivement une ménagère qu'il n'hésitait pas à céder à tout venant, contre finance. Il changera même d'habitation; puisque comme commerçant, il fallait s'installer dans un bloc construit à cette fin.

Et voici comment se déroulait son commerce. Son équipe rôdait à la recherche de fûts vides et de fûts de pétrole. Quand un accord avait été conclu avec une sentinelle de telle compagnie, la camionnette s'y rendait à des heures sûres pour enlever la marchandise, tandis que le patron s'était déjà entendu avec une firme de la place qui achète des fûts vides, et avec des commerçants de la cité qui veulent du pétrole. Les recettes étant encaissées, il payait des prorata (souvent insignifiants) à sa main-d'oeuvre et jouait à «la grande vie» avec son revenu net.

Mais, le jeu n'a pas duré plus de deux ans, d'autant plus que le personnel devenait de plus en plus mécontent du salaire dont il bénéficiait.

Les activités continuent malgré tout. Mais, les biens mal acquis ne profitent pas longtemps. Un jour, peut-être sous l'action d'une sentinelle avisée, l'équipe se fait surprendre au cours du chargement et dénonce le commettant.

Le commerçant se trouve aujourd'hui à la maison centrale, en train de purger

la peine de ses bénéfices malhonnêtes.

×

Un faux chef de quartier

Après un faux commerçant, Mbanda-Lungwa vient de connaître un faux chef de quartier. Ce quartier va-t-il au fond devenir «spécialiste» en hommes de fausse qualification? C'est peut-être cela qui lui a valu une mauvaise réputation, dont nous parlions ci-avant, en matière de vols.

Il y a quelque deux mois, un chômeur avait trouvé un moyen des plus ingénieux pour gagner facilement sa vie. Ayant remarqué que le chef de quartier avait son cabinet fort loin du centre du quartier, il s'imagina qu'il pourrait sans difficultés se substituer à lui et s'attribuer tout le service des habitants de son voisinage.

Il avait quelque part un ami de confiance qu'il fréquentait nuit et jour. Il commença par enlever la machine à coudre de celui-ci. Il se confectionna une tenue de service, avec épaulettes et tout, et se déclara le chef de quartier. Aussitôt, les habitants se précipitèrent à le consulter, qui pour la taxe d'occupation, qui pour un permis de séjour d'un sien, qui pour paiement d'impôt de capitation. Et les recettes tombèrent comme une pluie.

Un service public est vite connu, le sien encore plus rapidement, étant donné qu'il délivrait même des permis de séjour, moyennant finance, qui avaient été refusés ou déclarés expirés à la Population Noire. Entretemps, le chef de quartier titulaire se trouve installé à hauteur de l'Avenue Prince Baudouin, non loin de son collègue, le faux chef de quartier. Les murmures l'inquiètent déjà, et la police enquête.

Depuis lors, il n'ouvrait plus son bureau. Chaque matin, il sortait avec sa femme, ou sa concubine (qui a disparu depuis son arrestation), pour ne revenir à la maison que le soir.

Mais un jour, il fallait bien que cela arrivât, revenant furtivement à sa maison, il fut saisi portant sur lui sa tenue officielle de chef de quartier. Et la justice fut faite.

Il est à noter que beaucoup d'escroqueries ont déjà été commises à Léopoldville par de faux chefs de quartier.

Un arrêté a même été émis à ce sujet déterminant les caractéristiques de la tenue des chefs de quartiers. En a-t-on assuré une surveillance efficace?

Quoi qu'il en soit, si l'action de la police avait été suffisamment vigilante, les abus qui se sont commis à Mbanda-Lungwa auraient été réprimés bien à temps.

A. J. OMARI

Maîtres et Esclaves

Dans la seconde partie de son étude de la colonisation du Brésil, FREYRE, insiste surtout sur l'importance de la vie sexuelle entre les colonisateurs portugais les colonisés, les esclaves. Il consacre un long chapitre sur la vie sexuelle des esclaves et sur ses conséquences.

Le manque de peuplement aidant va tronquer les principes moraux et favoriser les manifestations païennes des cultes religieux, ce qui obligera les Jésuites à sacrifier une partie de leur orthodoxie en fermant notamment les yeux sur le concubinage, en acceptant les mariages secrets «d'être en état de péché». Voulant à tout prix réglementer les moeurs et permettre la formation de la famille ils vont provoquer le métissage intensif.

L'auteur rapporte aussi l'influence du contact entre le christianisme et l'islamisme qui a contribué à donner à des saints portugais, plus tard brésiliens, un caractère militaire. C'est ainsi que les inscriptions de «Loué soit le Saint Sacrement» que l'on peut lire encore dans certaines rues de Bahia rappellent des cris de guerre des chrétiens portugais.

Et cependant le portugais ne s'est pas corrompu dans la colonisation de l'Afrique ou du Brésil, écrit FREYRE. «C'était lui le corrupteur et non la victime». Bien avant la colonisation ses sources de vie et sa santé économique étaient déjà compromises et le Portugal était appelé à se ruiner «comme pays agricole et économiquement autonome».

Le rôle économique joué par la femme indienne est extrêmement important. Elle est la «bête de charge de l'homme».

L'esclave est également à la base de la vie économique brésilienne.

La tendance, presque la formation **biologique** d'un type de portugais esclavagiste - formation que Keller a comparée à celle de fourmis étudiées par Darwin - trouva une proie facile dans l'Indien américain. Le nombre d'indiens possédés par les colons, soit sous le nom de «pièces» soit celui plus hypocrite «d'administrés» devint l'indien de la puissance ou de l'importance sociale pour ce dernier, constitua le capital d'installation du colon sur la terre (la valeur du terrain étant secondaire). En même temps chaque **PIECE** devenant comme une monnaie, servant à payer les dettes ou à acquérir des vivres. Monnaie couleur de cuivre bientôt remplacée par les «pièces de Guinée», toutes les deux monnaies de chair, qui se corrompaient facilement et formaient, à l'usage, un capital incertain et instable.

«Le nombre de personnes que l'on a consommé à Bahia, dit un Jésuite cité par TAUNAY est incroyable et personne ne pouvait s'imaginer qu'on en aurait tant cité et en si peu de temps».

De telles constatations sont édifiantes et se passent de commentaires.

De tous les «nègres» importés au Brésil, ce sont les bantous qui sont les plus typiquement «nègres» écrit l'auteur. Mais ils sont des éléments actifs et créateurs très recherchés par les colons.

Cette civilisation bantoue a influencé et enrichi celle du Brésil.

Les principales aires culturelles au Brésil sont les suivantes :

- a/ l'aire des Hottentots, caractérisée par l'élevage du bétail;
- b/ l'aire des Boschmans, civilisation inférieure à la précédente, mais supérieure en expression artistique, du moins en peinture;
- c/ l'aire du bétail de l'Afrique Orientale (bantoue) caractérisée par l'agriculture, l'industrie pastorale, le travail sur bois, sur fer, la polygamie, le fétichisme;
- d/ l'aire du Congo (également de langue bantoue) «étudiée par Léo Frobenius dans son URSPRUNG DER AFRIKANISCHEN KULTUREN, qui met en lumière les différences entre le Congo et les aires voisines ...»
- e/ la steppe orientale;
- f/ le Soudan Oriental;
- g/ le Soudan occidental;
- h/ l'aire du désert (berbère)
- i/ l'Egypte.

La colonisation africaine du Brésil s'est faite principalement par des éléments bantous et soudanais et ces aires de civilisation nègre sont loin d'être en état d'infériorité par rapport à celles des indigènes brésiliens.

Un trait de caractère que l'on trouve au Brésil est le sadisme créé surtout par l'esclavage et les abus que l'on faisait avec les nègres. Un autre trait est la mollesse des hommes portugais, des seigneurs, qui est, au fond la nonchalance levantine.

De cette étude il ressort également que la colonisation portugaise au Brésil représente un système patriarcal, régi principalement par un fanatisme religieux portugais. Le rôle joué par les Jésuites dans ce pays est considérable.

L'esprit esclavagiste du portugais démontré par Freyre et d'autres sociologues et ethnographes a conditionné cette colonisation à système patriarcal.